

Sauvé, L. (2021). Préface. Réflexion critique sur les effets de la pandémie du printemps 2020. In Morel, M. et coll. *Penser la COVID-19, et penser le monde*. (p.11-17). Montréal : JFD.

## Préface

*Confinée comme un poisson rouge dans son bocal, je regarde s'agiter une vie bien étrange à travers l'écran de la paroi de verre, espérant qu'elle celle-ci ne soit pas trop déformante. Et puis, je nage dans l'information ambiante. Mon bocal est plein à ras-bord. Je m'agite aussi beaucoup et je médite. Je rêve à un banc de poissons rouges, au large.*

Voilà donc un extrait de mon journal de confinement. Depuis la collision frontale entre l'énorme comète C-19 et notre humanité, de grands pans de nos vies ont éclaté et plus que jamais, c'est par procuration que le monde nous parvient à travers les écrans. Outre un océan d'informations, les médias ont sollicité, accueilli et diffusé une myriade d'analyses et de réflexions complémentaires ou divergentes sur cette situation totalement inusitée, d'une rare intensité<sup>1</sup>. Il nous faut apprendre à décoder, interpréter et mettre à distance critique ce flot de discours. Et cette veille ne fait que commencer semble-t-il. On attend de prochaines secousses, dont celles de l'« après ».

Jamais n'aura-t-on été à ce point bousculé, jusque dans les fondements même de notre être au monde, individuel et collectif. Toutes les dimensions de la vie personnelle et sociale en ont été affectées. La temporalité a basculé : les jours, les semaines, les mois se retrouvent confondus dans un passé qui semble relever de la fiction. Le temps n'a plus d'espace où s'ancrer et la mémoire s'en trouve altérée. L'idée même de projet flotte vers un horizon mouvant. L'incertitude devient le seul socle de certitude dans une réalité dont toute la complexité s'est déployée. La science apparaît comme une bouée instable.

Sans doute fallait-il que tout s'arrête ainsi. Notre monde était déjà très mal en point.

Dès les premiers mois de la pandémie, alors qu'on en recherchait la cause, qu'on tentait de retracer l'origine du virus et d'en comprendre les modes de propagation, on a mis en évidence les liens étroits entre la dégradation des écosystèmes et les zoonoses<sup>2</sup>. On ne sait pas encore avec certitude quelle espèce animale, en provenance de quelle sous-région précise d'Asie, a transporté le virus, ni comment celui-ci est parvenu jusqu'aux humains. Mais on sait que la destruction des écosystèmes prive les animaux de leurs habitats, de sorte qu'ils migrent vers les zones occupées par les populations humaines et leurs parcs d'élevage, transmettant alors les virus dont ils sont porteurs.

C'est ainsi qu'on établit des liens entre la déforestation, le braconnage pour le commerce d'animaux sauvages, l'élevage intensif, les marchés d'aliments trop densément peuplés et la propagation des virus comme le SARS-Cov 2. Et en amont, c'est tout le rapport que nos sociétés entretiennent avec le monde vivant qui est remis en question : au premier plan, le régime agroalimentaire dominant, la consommation excessive de viande animale,

l'extension des parcs d'élevage au détriment des forêts et l'occupation des sols pour la production industrielle de nourriture animale. Plus globalement encore, on comprend que c'est l'ensemble des activités humaines provoquant l'érosion de la biodiversité et le changement climatique qui devient responsable du bouleversement des chaînes de migration des populations (animales et humaines) et de l'émergence de nouveaux pathogènes. Marie-Monique Robin (2021) retrace les mécanismes à l'œuvre dans cette *fabrique des pandémies*.

La pandémie de la COVID 19 a aussi mis en lumière et exacerbé les inégalités sociales au sein de nos sociétés et entre celles-ci. Les populations plus démunies se sont avérées les plus vulnérables, en raison entre autres de la précarité ou du risque associé aux emplois, des conditions de logement inadéquates, d'un système immunitaire mal alimenté et de problèmes d'accès aux soins de santé. On a pris conscience enfin du sort réservé aux aînés dans des « maisons » de confinement à perpétuité.

Cette pandémie aura été un révélateur du caractère insoutenable du monde que nous avons construit ou auquel nous avons participé. L'ensemble des liens systémiques entre les réalités écologiques, sociales, sanitaires, économiques et politiques sont apparus au grand jour. Entre autres, les enjeux politico-économiques autour de la production et de la distribution des vaccins ont témoigné de la mainmise des pôles de pouvoir. « Les multinationales se moquent du droit universel à la santé », dénonce Riccardo Petrella<sup>3</sup>. Et la lucrative industrie de l'armement, comme toujours, détourne des fonds faramineux qui pourraient être consacrés à la santé globale<sup>4</sup>.

Le « bien commun », tout le champ de ce qui nous est « commun »<sup>5</sup>, est mis en péril – de façon accélérée –, en même temps qu'on prend de plus en plus conscience de l'importance de le préserver, de le partager, dans une perspective de justice socio-écologique mais plus encore, au nom de la reliance, du lien essentiel – mis à mal depuis trop longtemps – entre nous, humains et l'ensemble des systèmes de vie.

On a compris que cette « crise » dite « sanitaire » marque un point de rupture fondamental. Nous avons si mal habité la Terre, que dans la grande homéostasie qui régule le système *Gaïa*, se pourrait-il que cette pandémie et celles qui s'annoncent s'inscrivent dans une dynamique de rééquilibration de la vie terrestre où notre humanité, mue par le système d'accaparement et d'accumulation des pouvoirs dominants, s'est comportée elle-même comme une invasion de sauterelles ?

De cette « crise », nous ne sortirons pas sans opérer la grande mutation qui s'impose. La plus inquiétante menace, on le reconnaît, est celle du « retour à la normale » pour lequel s'agitent les pouvoirs en place, sans questionner l'idée préconçue de « normalité ». Or Bruno Latour (2021) parle d'une nécessaire métamorphose de notre façon d'être au monde, ici, ensemble. Il nous faut accepter d'entrer dans le grand vertige épistémologique de la complexité et de l'incertitude, et dans celui de la réflexion éthique qui amène à revoir les lieux communs de la morale convenue pour construire collectivement le sens de ce l'on vit dans ce monde tellement inédit et se donner un solide gouvernail pour les choix à venir.

À moins d'accepter la « grande relance » que propose le système politico-économique dominant – qui correspond finalement pour notre humanité à une forme d'« aide à mourir » à moyen ou plus long terme<sup>6</sup> dans l'inconscience de la prédation et de la consommation –, on ne pourra pas éviter de s'engager dans un tel chantier de mutation où le savoir est à construire ensemble et où nos modes de vie – d'alimentation, d'habitation, de travail, de déplacement, de communication et autres – sont à réinventer. Oui, « se réinventer », on a beaucoup entendu ce mot durant la pandémie. Mais ici, la réinvention est plus exigeante : celle de notre façon d'être au monde, entre nous au sein des systèmes de vie qui nous portent.

Il s'agit là d'un projet fondamentalement politique au sens premier de « s'occuper ensemble de ce qui nous concerne tous » : s'engager au cœur d'une démocratie active, ce qui fait appel (et contribue à la fois) au développement d'une compétence politique. Et celle-ci est indissociable du développement d'une compétence critique (en particulier, à l'égard du savoir et du pouvoir) et d'une compétence éthique (au-delà des valeurs normées, à la recherche de sens à donner aux valeurs flétries, comme la responsabilité, la liberté ou la démocratie). Un tel projet d'éducation écosociale devient incontournable : nous y sommes conviés, tous éducateurs et éduqués à la fois, à travers les initiatives de résistance et de transformation déjà en mouvement et celles dont nous favoriserons l'émergence.

À cet effet, si on peut déplorer « l'agression du confinement » selon le propos de Boris Cyrulnik<sup>7</sup>, agression physique, psychique, sociale ..., il faut aussi apprécier l'émergence ou le rappel, à travers ce temps d'arrêt, de tout un champ de réflexions sur notre rapport au monde. En particulier, on a mis en évidence \* l'importance de « prendre soin » et d'appivoiser ensemble les diverses formes de peur et de deuil : prendre soin de soi, de l'autre, du monde vivant; \* l'avantage à cet effet de la décélération, du ralentissement; \* le caractère essentiel du « dehors », de la nature comme lieu de ressourcement; \* la valeur du travail en collaboration ou en réseau, et celle d'un tissu social résilient, qu'il faut préserver ou renforcer comme terreau de transformation; \* la nécessité d'ancrer nos luttes dans le temps présent plutôt que de fuir dans l'alibi d'un futur incertain: l'ultime dignité d'être présents les uns aux autres, ici et maintenant avec lucidité, humilité, criticité, authenticité et engagement; \* la nécessité de reconstruire notre rapport au lieu : la valeur de la proximité et du localisme dans une perspective d'autonomie; \* l'importance de célébrer les pratiques culturelles ancrées dans les territoires et les initiatives innovantes qui ont émergé ou qui prennent forme pour créer du lien et inventer une économie de la décence et du vrai partage. On reconnaît en particulier l'importance de la souveraineté alimentaire associée à des pratiques agroécologiques, en même temps que celle des solidarités globales : une seule santé!

Au fondement de tout cela s'est avivée la conscience de l'interdépendance, de l'écodépendance qui amène à reconfigurer entre autres les notions de risque et de précaution. Il s'agit là d'un principe fondamental de l'écologie politique, dont la visée est la reconstruction des liens entre les réalités sociales et les réalités environnementales. Félix Guattari (1989), philosophe engagé au sein du mouvement de l'écologie politique, a développé en ce sens le concept d'écosophie dont la pertinence reste tout actuelle. Il invite à l'exercice d'une praxis écosophique, soit une pratique éthico-philosophique axée sur ce

qu'il appelle une « écologie généralisée ». D'abord, l'écologie mentale : la construction du sujet, la reconnaissance et l'affirmation de sa singularité, la reconfiguration des champs interprétatifs évitant les pièges des aliénations. Ensuite, l'écologie sociale: la recreation d'espaces d'économie autonome, la réinvention des rapports sociaux, en opposition à ce qu'il appelle le capitalisme mondial intégré (CMI). Et en relation avec les deux premières, l'écologie de la nature: la reconstruction du lien à la nature pour laquelle il faut apprendre à s'insérer – humblement - dans la dynamique propre du vivant.

Voilà des repères pour un projet d'éducation sociale à l'heure de la grande mutation qu'appelle la crise globale exacerbée par la COVID-19.

Il y a plus de 30 ans ..., Félix Guattari (1989, p. 34) écrivait ceci pour illustrer le lien entre les « trois écologies » en question, avec des références qui ont aussi marqué, d'une autre manière, les plus récents événements :

*De même que des algues mutantes envahissent la lagune de Venise, de même les écrans de télévision sont saturés d'une population d'images et d'énoncés « dégénérés ». Une autre espèce d'algue relevant, cette fois, de l'écologie sociale consiste en cette liberté de prolifération qui est laissée à des hommes comme Donald Trump qui s'empare de quartiers entiers de New York, d'Atlantic City, etc., pour les rénover; en augmenter les loyers et en refouler, par la même occasion, des dizaines de milliers de familles pauvres, dont la plupart sont condamnées à devenir des « homeless », l'équivalent ici des poissons morts de l'écologie environnementales.*

À nouveau, une histoire de poisson... à méditer ensemble dans le bocal de la pandémie!

## **Février 2021**

Lucie Sauvé

Centre de recherche en éducation et formation relative à l'environnement et à l'écocitoyenneté - Centr'ERE

Université du Québec à Montréal

## **Bibliographie**

Dardot, P. et Laval, C. (2014). *Le Commun - Essai sur la révolution du XXI<sup>e</sup> siècle*. Paris : La Découverte.

Guattari, F. (1989). *Les trois écologies*, Paris: Galilée.

Latour, B. (2021). *Où suis-je? Leçons de confinement à l'usage des terrestres*. Paris : Éditions La Découverte.

Robin, M.-M. (2021). *La fabrique des pandémies*. Paris : La découverte.

---

<sup>1</sup> En témoigne cette veille médiatique que nous avons initiée au printemps 2020, dans le cadre des activités du Centr'ERE :

[https://docs.google.com/document/d/1yzGYX6LwIN4fW\\_OyxbPqMIQI3Fmw\\_nF-0qMiCU1sy0E/edit](https://docs.google.com/document/d/1yzGYX6LwIN4fW_OyxbPqMIQI3Fmw_nF-0qMiCU1sy0E/edit)

<sup>2</sup> Parmi les nombreux articles issus des médias (et avec références) qui ont traité de cette question, mentionnons celui-ci:

<https://www.ledevoir.com/societe/environnement/591672/serie-coronanimaux-1-ce-qu-exposent-les-zoonoses>

<sup>3</sup> Riccardo Petrella (2021), *La grande hypocrisie de la vaccination dans le monde*

<https://www.ledevoir.com/opinion/libre-opinion/595090/la-grande-hypocrisie-de-la-vaccination-dans-le-monde>

<sup>4</sup> Voir à cet effet l'analyse de Pierre Jasmin (2021) : <http://www.artistespourlapaix.org/?p=19974>

<sup>5</sup> Pierre Dardot et Christian Laval (2014) traitent du « commun » comme un principe politique.

<sup>6</sup> Matthews, D. et Tokarska, F. (2021). Sans des mesures plus écologiques, une hausse du réchauffement planétaire limitée à 1,5 °C sera hors d'atteinte, *The Conversation*, Janvier 2021.

<https://urlz.fr/eWD2>

<sup>7</sup> Selon Boris Cyrulnik (2021), le confinement est une immense agression psychique :

<https://www.youtube.com/watch?v=HUTqyR2XN-A>